

FEUILLETON DE "L'AMI DU LECTEUR"

# LA LEÇON DE PIANO

I

Il y a quelques mois, lorsqu'on passait dans la rue des Petites-Écuries, on pouvait voir, à peu près au milieu, sur la gauche en venant du faubourg Poissonnière, une sorte de magasin tenant à la fois du rez-de-chaussée bourgeois et de la boutique, en ce sens que la façade se composait de simples fenêtres, mais la porte à deux vantaux ouvrait sur la rue, et au-dessus de l'encadrement on lisait :

O. SCHLOSSER, PRODUITS CHIMIQUES.

M. Schlosser se disait Alsacien ; il avait, prétendait-il, quitté son pays natal par suite des vexations auxquelles il était en butte de la part des Prussiens et il était venu s'établir à Paris pour pouvoir s'y livrer tranquillement et paisiblement à son commerce.

La vérité est qu'il avait habité Colmar, mais qu'il était bel et bien originaire de Berlin et qu'il avait combattu la France pendant la guerre, ce qui ne l'empêchait nullement, quand il faisait sa partie le soir au café, de débâter plus que personne contre "ces gueux d'Allemands" qu'il eut voulu anéantir jusqu'au dernier.

Sa femme aussi était Allemande et bien Allemande, et quand elle parlait de son beau pays d'Alsace en général, et de Colmar en particulier, elle avait des larmes d'attendrissement dans la voix.

Ce couple, si bien fait pour s'entendre à tromper ceux qui l'avaient accueilli comme on accueille en France avec autant de cœur que de légèreté, avait une petite fille, une gentille blondine d'une dizaine d'années, qui était externe dans un pensionnat du quartier et qui, en outre, recevait des leçons de piano tous les jeudis chez ses parents.

C'était une jeune personne de vingt-quatre à vingt-cinq ans, Mlle Aline Dufour, qui les lui donnait en présence de sa mère ; Mme Schlosser n'était pas musicienne, mais elle avait, disait-elle, beaucoup de goût pour la musique, et elle prenait un vif plaisir à entendre sa fille piocher la Méthode de Carpentier, sous la direction de son professeur.

Mme Schlosser avait choisi le jeudi pour les leçons de sa fille, parce que c'était le jour où l'enfant n'allait pas "à son pensionnat et en même temps elle en avait fait son jour," car la dame ne s'occupait nullement de la vente des produits chimiques, son appartement privé se trouvait au premier étage et c'était là que le jeudi Mme Schlosser recevait ses amis et surveillait du coin de l'œil les exercices du piano.

Elle ne se gênait nullement pour causer en toute liberté devant le professeur. Une personne qui donne des leçons, ça ne compte pas.

Et les petits cancans, les dissertations sur la forme des chapeaux, la coupe des corsages et la longueur des jupes allaient leur train, tandis que la jeune Louise, un peu distraite par la conversation, prêtait moins d'attention aux observations du

professeur qui faisait tous ses efforts pour lui inculquer le respect de la mesure et les principes d'un bon doigté.

C'est ainsi qu'un jeudi, vers trois heures de l'après-midi, c'était l'heure de la leçon, Mlle Louise faisait des gammes sous la surveillance de son professeur, lorsque la bonne ouvrit la porte du salon à une dame qui se fit annoncer sous son prénom de Frédérique.

— Bonjour, ma chère, s'écria Mme Schlosser, en se levant de dessus son fauteuil pour aller embrasser la nouvelle venue, que vous êtes aimable !

Et les compliments de s'échanger, la conversation de s'engager.

La visiteuse avait à peine répondu au salut du professeur, mais elle avait affectueusement embrassé l'élève qui continua à prendre sa leçon.

Après qu'on eut parlé de choses et d'autres, et qu'on se fut informé réciproquement de la santé des maris, la nouvelle venue jeta un regard du côté du piano, puis, abandonnant la langue française dont elle s'était servie jusqu'alors, elle dit à Mme Schlosser en allemand :

— Est-ce que M. Schlosser est là ?

— Non, il est sorti, répondit celle-ci dans la même langue.

— Alors, ma chère, je vous prierai de lui rappeler que mon mari attend très impatiemment le papier qu'il lui a promis.

— Je ne manquerai pas.

— Il paraît que c'est un renseignement très important qui est communiqué à M. Schlosser par un employé du ministère de la Guerre.

— Oui, oui, je sais.

— Monsieur Lucien Châtenay ; le connaissez-vous ?

— Non, mais mon mari m'en a parlé.

— Il paraît qu'on peut compter sur lui.

— Je le crois.

— Ah ! ma chère, c'est que ça devient tous les jours de plus en plus difficile d'être bien informé : les gens ont toujours peur de se compromettre et ils en profitent pour se faire payer très cher le moindre document qu'ils ont pu se procurer.

— Oh ! c'est vrai.

— Mais parlons d'autre chose, reprit en français la visiteuse. Et elle se remit à causer chiffons.

Or, tandis qu'elle s'exprimait en allemand, si elle avait jeté les yeux sur le professeur, elle eût pu remarquer, alors qu'elle prononçait le nom de M. Lucien Châtenay, l'expression de stupéfaction qui s'était tout à coup manifestée sur son visage ; il est vrai que Mlle Dufour, la réprimant subitement, avait paru très attentive au travail de son élève en répétant :

— Très bien, c'est cela, à la fin de chaque gamme.

Mais les deux Allemandes supposaient la maîtresse de piano tout absorbée par la leçon qu'elle donnait et bien peu en état de comprendre un seul mot de la conversation qu'elles tenaient. D'ailleurs, a-t-on jamais vu une Française, obligée de donner des leçons de piano pour vivre, savoir la langue allemande !

En France, les femmes se contentent de se mettre en état de parler à peu près leur langue maternelle, sans se préoccuper encore d'apprendre une langue étrangère.

Une demi-heure, trois quarts d'heure peut-être, s'étaient écoulés, la visiteuse se leva et prit congé de Mme Schlosser qui l'embrassa de nouveau.

Quelques minutes plus tard, l'heure consacrée à la leçon